



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

246 | Avril-Juin 2009

Aspects environnementaux en Amérique latine

Avant-propos

Jean-Noël Salomon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5563>

DOI : 10.4000/com.5563

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 139-141

ISBN : 978-2-86781-545-9

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Jean-Noël Salomon, « Avant-propos », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 246 | Avril-Juin 2009, document 1, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/com/5563> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.5563>

les Cahiers *d'Outre-Mer*

Revue de Géographie de Bordeaux

publiée avec le concours

*de l'Institut de Géographie Louis Papy
(Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3)*

**Volume LXII
Année 2009**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

Coordination : Omar FERTAT et Marion DAUBANES
Mise en page : Katia GONZALEZ
Cartographie : Martine BLANC-COURRÈGES

G.N. Impressions
Dépôt légal : Octobre 2009

ISSN : 1961-8603
ISBN : 978-2-86781-545-4
N° CP : 0311B07748

© Presses Universitaires de Bordeaux - 2009

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Avant-propos

Jean-Noël SALOMON

L'ère actuelle est marquée par la question écologique et le concept de développement durable. La prise de conscience de la fragilité de notre planète et des menaces qui se profilent (réchauffement climatique, épuisement des ressources naturelles) pose la question du devenir même de l'humanité à échéance plus ou moins lointaine. Ce numéro des *Cahiers d'Outre-Mer, Revue de Géographie de Bordeaux*, trouve une double cohérence dans le fait qu'il touche à ces questions tout en prenant l'espace tropical américain comme champ d'observation.

Le premier article aborde la question du développement durable sous un angle insolite qui est celui de la fin de la civilisation classique Maya, question qui a passionné et qui intrigue toujours des générations d'archéologues. En effet, cette dernière s'est largement épanouie au sein de milieux naturels tropicaux peu favorables à l'homme et notamment au sein d'une des forêts tropicales les plus denses de la planète. Ce paradoxe est souligné par la multiplicité des vestiges archéologiques et notamment des merveilles telles que Tikal, Palenque, Uxmal ou Chichén-Itza, entre autres, qui de nos jours

justifient un tourisme important. La vraie question, en fait, est celle d'un véritable « écocide » : l'épuisement des ressources naturelles en rapport avec une expansion démographique exagérée par rapport à ces dernières ayant conduit à la désagrégation d'une société fragile. Telle est l'hypothèse que je développe et qui m'a été suggérée par les nombreuses discussions de terrain avec les paysans mayas, interrogés sur leurs pratiques culturelles actuelles. Dès lors ne peut-on s'interroger sur l'évolution actuelle de la planète et la croissance « infinie » prônée par le système politico-économique planétaire ? Le développement durable n'est-il pas un slogan destiné à avaliser et pérenniser celui-ci ?

Hors des forêts tropicales de l'Amérique centrale, Rafael Cámara Artigas, spécialiste de la République de Saint-Domingue, nous livre un bilan remarquable concernant les savanes. Ce chercheur s'interroge, comme bien d'autres avant lui, sur cette définition d'une formation végétale tropicale qui a tant fait couler d'encre, notamment quant à ses définitions, ses limites et ses contacts, ou transitions, vis-à-vis des forêts tropicales. Et rappelons que le terme

est originaire de Saint-Domingue. Le véritable géographe ne peut éluder le débat sur les savanes qui représentent des espaces considérables dans le monde tropical. À ce propos, cet auteur nous fait remarquer que les différentes définitions de la savane ont été fortement influencées par les auteurs français et anglo-saxons ayant mené leurs travaux principalement en Afrique et secondairement en Asie ou en Australie. C'est oublier que l'Amérique tropicale est largement concernée par ces formations végétales (ex : immenses *llanos* du Venezuela). Ce rappel à l'ordre lui permet de nous livrer une excellente synthèse, très fortement documentée, et de nous proposer une classification inédite. Or, pour le devenir de notre planète, la question des savanes revient souvent pour sa relation avec l'impact du changement climatique global et ses conséquences environnementales.

L'une de ces conséquences, fréquemment évoquée, est celle d'une modification climatique. L'augmentation des températures et en particulier de celle de la mer Caraïbe est indiscutable (elle est bien mesurée). De là à penser qu'il existe une relation de cause à effet avec les violents cyclones dévastateurs de ces deux dernières décennies a incité nombre de scientifiques à se pencher sur cet aspect du réchauffement climatique d'autant que les conséquences sont catastrophiques pour l'homme (Milch, Katrina, Wilma, etc.). Mais si la quête explicative de la cyclogenèse monopolise les énergies,

on oublie facilement qu'il existe également d'autres phénomènes climatiques dévastateurs qui martyrisent les pays riverains du golfe du Mexique. Tels sont les ECTE ou événements climatiques tropicaux extrêmes. Sous l'égide de l'Université de Séville (F. Diaz del Olmo *et al.*) et l'aide des autorités panaméennes, une équipe de géographes s'est attelée à en expliquer le mécanisme et ses conséquences. Celui survenu le 21 novembre 2006 a servi d'exemple. Le dessein est d'espérer que cette contribution à l'analyse hydro-géomorphologique, et à la gestion intégrée des bassins versants tropicaux, permettra aux décideurs de la République de Panama de mieux prendre en compte, sinon le réchauffement climatique global, du moins le rôle néfaste d'une déforestation débridée et d'aménagements humains incontrôlés. Trois types d'actions intégrées n'ont-ils pas été proposés, pouvant servir de modèle pour toute l'Amérique centrale et les Caraïbes ? Un travail de géographie physique des plus utiles s'il en est...

Sur un autre plan, C. Plantin nous entraîne aux confins de l'époque actuelle, « mondialisation » oblige, avec une vision pertinente de la pénétration des cultures, ou plus exactement des *sub-cultures* urbaines états-uniennes (essentiellement le *hip-hop*) aux Antilles et particulièrement à Fort-de-France (Martinique). Ces « importations » s'expliquent tout à la fois par la domination de la première puissance économique de la planète et par la proximité géographique favorable

à une certaine diaspora et aux influences médiatiques (télévision, internet, etc.). Rappelons que le terreau antillais est favorable (cf. événements récents) car le *hip-hop* est une réponse, en forme de protestation induite, à une certaine misère économique, sociale et... culturelle portée par quelques leaders médiatisés. Mais ce mouvement *underground* ne trouve-t-il pas à son tour ses limites dans la dilution consécutive à sa « marchandisation » (produits *hip-hop*) ? À l'opposé, la « mise en forme » (parcours santé, *jogging*, *speed-walking*, courses sur route, salles de musculation et salons de beauté, etc.) a des origines bourgeoises. Aux States, Jane Fonda en fut l'une des égéries. Le but n'était-il pas de lutter contre la vieillesse, l'obésité (mal endémique aux É.-U.) et de promouvoir le dynamisme des jeunes cadres ? Là encore, les marchands du temple y trouvent leur compte (vente des produits associés). Dans tous les cas « la logique lucrative semble avoir pris le dessus ».

Ces influences concernent le monde entier et comment donc la société martiniquaise pourrait-elle y échapper ? L'analyse de Plantin décrit les étapes de cette pénétration (en dépit de résistance locale) puis de son appropriation après des détours par... la Métropole ou le Brésil : cette *sub-culture* s'est « antillanisée ». Se posent alors quelques questions : doit-on laisser faire ou encadrer le mouvement ? Pour nous la réponse réside plutôt dans l'analyse de l'origine de ces mouvements.

Nous ne saurions terminer cet avant-propos sans nous attarder sur les comptes-rendus qui achèvent ce numéro où la « tropicalité » est omniprésente. On retiendra celui de Guy Mainet relatif à l'ouvrage intitulé *Les tropiques des géographes*, sous la direction de H. Velasco-Graciet. Il retient l'attention car, à la lecture de ce livre, on ne peut que souscrire aux observations formulées. Le titre par lui-même suggère qu'il s'agit d'une vision synthétique, mûrie au fil des ans par un « auteur » dominant son sujet. Hélas, il n'en est rien ; et dès lors on ne peut que s'interroger sur ce qui peut bien amener à des visions si éloignées des réalités passées et actuelles du monde tropical. Accuser de façon aussi simpliste et uniforme tous les anciens géographes d'être des tenants du colonialisme est ridicule, en omettant que parmi ces derniers bon nombre sont africains, sud-américains, ou asiatiques et issus des pays dits du Tiers-Monde. *Les Cahiers d'Outre-mer* leur ont d'ailleurs largement ouvert leurs pages...

Mais laissons de côté cette polémique dérisoire pour honorer la mémoire d'un vrai grand géographe tropicaliste : Jean Demangeot. Homme de terrain, d'analyse et d'intelligence, la réédition constante de ses ouvrages (*Les milieux naturels du globe*, *Tropicalité - Géographie physique intertropicale*, etc.) plaide pour sa valeur. Rappelons qu'un livre d'hommage récent (L'Harmattan) rend compte de son apport à la géographie (cf. compte rendu).